

le poursuivi. Quindaro le franchit avec une agilité surhumaine qui le porta en peu d'instants bien loin des Sauvages. Peu à peu le bruit de leurs pas s'amoindrit, s'éteignit ; puis leurs clamours devinrent confuses, enfin elles s'éteignirent à leur tour ; et le silence de la nuit régna de nouveau sur la solitude.

A ce moment, Quindaro pût se croire sauvé. Il s'arrêta, pour reprendre haleine, au bas d'une profonde ravine dont les détours ailaient jusqu'au bas des collines rejoindre Sweet-Water, en avant de *Devil's Gate*.

Après avoir prêté, pendant quelques minutes, une oreille attentive aux moindres bruits de la forêt, le jeune homme remonta sur un côté du ravin et parcourut des yeux la pente qui s'étendait vers la plaine. La clarté de la lune lui fit apercevoir le détachement de cavalerie dans la vallée ; il n'était pas à plus de cinq cents pas de distance, et paraissait se mouvoir lentement vers la montagne. Un peu en avant se dessinait comme un ruban noir une division d'infanterie, ou, pour mieux dire, de cavaliers qui avaient mis pied à terre.

Dans ce poste d'observation Quindaro était passablement en vue ; trop même pour sa sûreté, car il entendit tout à coup à peu de distance le craquement d'une batterie de fusil. Prompt comme la pensée, le jeune homme plongea dans l'obscurité du ravin et se coucha par terre au moment où le coup partait sans l'atteindre.

Il se releva sans bruit ; mais, à son premier mouvement, une forme sombre se dressa à côté de lui et un tomahawk siffla sur sa tête ; un "plongeon" rapide le lui fit esquiver.

Heureusement pour lui, le rifle de son invisible adversaire ne fut pas rechargé, car au lieu de recevoir une balle comme il s'y attendait, le fugitif n'entendit que des pas précipités qui se mettaient à sa poursuite.

Au bout de quelques pas, Quindaro trébucha et tomba. Il avait donné dans une embuscade : un rapide coup d'œil lui fit apercevoir des fantômes tapis ras de terre au milieu des buissons. A peine s'était-il relevé, agile comme une jeune panthère, que vingt mains vigoureuses le saisirent à l'improviste.

Sur le premier moment il lui fut impossible de reconnaître ceux au pouvoir desquels il venait de tomber. Étaient-ce des éclaireurs militaires, ou des Indiens ? L'ombre était devenue si épaisse que tout était confusion et incertitude.

Quindaro avait toujours son costume indien ; par prudence il ne dit rien et évita soigneusement tout ce qui aurait pu le faire reconnaître ; car si, par malheur, il était aux mains des Pawnies, son apparence indienne lui préparait une évasion plus facile.

Les hurlements diaboliques dont il fut salué le fixèrent bientôt sur la nationalité de ses ennemis : cependant les allures du jeune Blanc, son costume, sa prodigieuse agilité les déroutera au premier abord ; ils le prirent pour un espion Sioux. Wontum, accompagné de quelques Pawnies étant survenu, fut reçu à coups de fusils et de tomahawks. Cependant les deux détachements ne tardèrent pas à se reconnaître, on cessa une lutte fratricide, et l'on s'occupa de Quindaro.

Mais grâce au tumulte, il avait définitivement disparu ; toutes les recherches furent inutiles : la partie était gagnée encore une fois par le *Démon de la Montagne*.

Wontum faillit en devenir fou de rage : il aurait massacré volontiers tous ceux qui l'entouraient.

Une diversion passablement désagréable vint le tirer de ses fureurs intérieures. Tout ce tumulte et la fusillade qui s'en était suivie avaient attiré l'attention des troupes en mouvement sur le bord de la rivière. Guidés par le bruit, l'éclair et la fumée des carabines, les artilleurs envoyèrent des volées de mitraille qui criblèrent les buissons où se tenait Wontum. Bientôt la place ne fut plus tenable pour les Peaux-Rouges ; après avoir eu plusieurs hommes blessés, ils se décidèrent à la retraite, la rage dans le cœur, et revinrent annoncer à Nemo-na que l'évasion du prisonnier était un fait consommé.

En même temps ils lui firent connaître la présence et la force imposante des troupes régulières.

Le vieux chef se montra fort irrité, et insista plus que jamais pour négocier la paix avec les Blancs. Mais ses ouvertures dans ce sens pacifique furent mal accueillies ; l'orgueil froissé des Pawnies, excité par le vindicatif Wontum, faisait taire en eux tout esprit de prudence ; une revanche sanglante leur paraissait le seul parti désirable.

## CHAPITRE XI

### LUEURS D'ESPOIR

Peu d'instants après l'arrivée de Wontum, ses discussions avec le chef avaient dégénéré en dispute, et l'on était sur le point d'en venir aux coups, lorsque plusieurs Sauvages arrivèrent avec grand bruit, amenant un prisonnier.

Wontum poussa un rugissement de triomphe et bondit vers l'entrée de la caverne, espérant apercevoir Quindaro. Mais son enthousiasme tomba vite ; les nouveaux venus n'apportaient qu'un vieillard.

En le voyant approcher, Mary Oakley s'élança au-devant de lui, en s'écriant :

— Oh ! père John ! êtes-vous donc aussi prisonnier ?

Effectivement, c'était le vénérable ermite ; il répondit d'une voix calme :

— Non, mon enfant, non, pas prisonnier !

— Comment donc vous trouvez-vous ici ?

— Je viens pour faire mettre en liberté trois personnes : vous, Manonie et son enfant.

— Vraiment ! quel bonheur ! s'écrièrent les deux captives, en prenant avec effusion les mains de ce sauveur inattendu.

— Relâcher ELLE ? fit dédaigneusement Wontum en montrant Manonie.

— Je ne m'adresse pas à vous, répondit l'ermite d'une voix glacée ; lorsque j'aurai consolé ces malheureuses créatures, je veux conférer avec le chef Nemo-na.

Cette réplique n'était pas faite pour satisfaire le farouche Pawnie ; néanmoins il resta immobile sans répondre un seul mot.

— Avez-vous vu Quindaro ? demanda Mary en étouffant ses sanglots.

— Oui, il est sauvé.

— Et mon mari ? s'écria impétueusement Manonie.

— A la tête des troupes, dans la vallée ; il sera bientôt ici.

— C'est un espion ! hurla Wontum.

— Un espion !... répéta Nemo-na.

— Non, non, je ne suis ni guerrier, ni espion ; ma voix n'est pas pour le sang, mais pour la paix.

— Où avez-vous été pris ?

— Vos guerriers m'ont saisi dans le ravin, tout près de la rivière.

— Que faisiez-vous là... ?

— J'étais en route pour venir vous proposer la paix.

Le visage du vieux chef s'illumina d'une satisfaction subite : celui de Wontum devint plus sombre que la nuit.

— Quelles conditions proposez-vous ? demanda Nemo-na.

Le vieillard ne put achever sa phrase ; un coup de feu cingla l'air, en même temps le chef tressaillit en portant sa main à la tête comme s'il y eût éprouvé une vive douleur : un filet rouge ruissela entre ses doigts, il chancela et tomba à la renverse.

Topeka se précipita sur le corps de son mari, cherchant à le relever, l'appelant des noms les plus tendres. Mais le vieillard resta muet et inanimé : alors elle se répandit en sanglots déchirants. Après avoir ainsi donné cours à sa douleur, elle se releva comme une tigresse, cherchant le meurtrier.

Wontum et tous les Indiens réunis regardaient leur chef avec une anxiété silencieuse. Topeka courut à Wontum, le couteau levé :

— Vous ! c'est vous ! cria-t-elle d'une voix exaspérée.

— Ugh ! moi ! non ! répliqua le Pawnie tout décontenancé par cette accusation.

— Ah ! c'est lui ! c'est lui ! poursuivit-elle en se tournant vers l'ermite.